



Grand entretien

BERNARDO CARVALHO

" SUR INTERNET, ON CHERCHE SEULEMENT CE QUE L'ON CONNAÎT DÉJÀ "

L'écrivain brésilien est un grand voyageur, mais ne fantasme nulle communion universelle, bien au contraire. Son dernier roman nous plonge, depuis un aéroport, dans le maelström des flux globalisés. **Propos recueillis par Hervé Aubron**
Photo Marco Castro/agentdubonheur.net pour Le Magazine littéraire

Le Brésilien Bernardo Carvalho s'est imposé chez les lecteurs francophones avec son quatrième livre traduit sous nos longitudes, il y a une dizaine d'années : *Mongolia* (éd. Métailié, 2004). Ce roman, exemplaire de sa manière, s'étoilait comme du lichen dans un précipice, entre deux mondes aussi étrangers l'un à l'autre qu'à nos yeux européens. Y alternaient trois récits : celui d'un diplomate brésilien apprenant la mort d'un ancien collègue ; le journal de ce dernier, relatant l'une de ses missions en Mongolie, à la recherche d'un jeune photographe brésilien volatilisé ; enfin les extraits du carnet de bord du disparu. Entre Brésil et Mongolie s'élève le mur des langues et des imaginaires, irrémédiablement cloisonnés, et pourtant pris dans le même bain des flux globalisés. Inlassablement, Carvalho sillonne ces intermondes escarpés, enquêtant sur le suicide d'un ethnologue américain en Amazonie (*Neuf nuits*), se réincarnant dans les peaux de Japonais

(*Le soleil se couche à São Paulo*) ou de Russes (*Ta mère*). Son dernier roman, *Reproduction* (lire p. 34), connecte deux pays-chaudières, le Brésil et la Chine.

Du chinois, du portugais, une langue amérindienne en voie de disparition... *Reproduction*, comme vos livres précédents, est hanté par l'enjeu de la traduction – et surtout de ses ratés. C'est le cas bien sûr d'une langue à l'autre, mais, à vous lire, c'est comme si chaque individu était enfermé dans son propre langage.

BERNARDO CARVALHO. En exergue de *Reproduction*, je cite un proverbe : « Nous n'entendons que ce que nous écoutons et n'écoutons que ce qui nous intéresse. » Je crois que la littérature consiste à travailler sur les malentendus. Jeune homme, j'avais un rapport à la littérature un peu mystique, le désir d'une écriture si singulière qu'elle perce les mots, aille au-delà du langage. Beckett, par exemple, ou Bataille, dont on dit parfois qu'il écrivait mal, que sa langue n'était pas belle...



Bernardo Carvalho,
le 25 avril à Paris.



Comme si la littérature se réduisait à cela. J'ai l'impression que la littérature est devenue quelque chose de trop bien fait, qu'un classicisme se généralise. Si on était dans une période réellement moderne, ce serait le chaos total : on préfère se raccrocher aux conventions parce qu'on est terrorisé.

À cet enjeu de la langue se greffe, dans *Reproduction*, celui d'Internet, qui obsède le personnage de l'étudiant.

Oui. Moi-même je suis tout le temps sur Internet. Avec *Reproduction*, je voulais faire une allégorie du web. Entre autres parce que les dialogues y deviennent des monologues, autrui se réduisant à un miroir. Sur Internet, on cherche seulement ce que l'on connaît déjà. Moi je ne connais rien à la physique ni aux mathématiques et je ne vais pas creuser cela sur le web. Ce ne serait pas du plaisir mais de la souffrance. Il n'est pas naturel d'aller vers l'inconnu. Celui-ci ne peut qu'être imposé, par l'école, sinon on resterait toujours dans le même coin.

Votre personnage change de ton en permanence, se contredit... Il donne le sentiment d'être parlé par d'autres, comme une radio qui changerait sans cesse de fréquence.

Pour écrire, il faut sélectionner : c'est ça, la littérature. On ne peut pas écrire sur tout, tout dire sur tout. Sur Internet, j'ai l'impression qu'il n'y a pas de sélection. J'ai mis en épigraphe une autre citation, de l'Espagnol José Ortega y Gasset : « Tous les peuples taisent une chose afin de pouvoir en dire une autre. Car autrement tout serait indicible. » La compréhension de quoi que ce soit est castratrice, nécessite de la coupure, du montage. Internet donne l'impression d'une liberté absolue, mais on tombe inconsciemment dans un mode de raisonnement qui est paralysant, le contraire même de la création, la vraie. Mais peut-être que c'est ce qu'on cherche, c'est pour cela que je disais qu'on vivait de nouveau dans le classicisme : l'incapacité de créer est un refuge. Je peux aimer

VIENT DE PARAÎTRE

SORTIES DE PISTE EN ZONE D'EMBARQUEMENT



Il suffit de lire la première phrase pour tomber dans le martèlement de *Reproduction* : « Tout commence quand l'étudiant de chinois décide d'apprendre le chinois. » La gaucherie de la répétition et de la préposition est essentielle : « l'étudiant de chinois », et non « en chinois » – on comprendra vite

que le type en question ne sait convertir son objet d'étude, qu'il est d'un coup arrimé à un bloc qu'il ne maîtrise pas. Ce n'est pas facile le chinois. Le cantonais, par exemple, « c'est comme courir en tirant des coups de feu. On a de la veine si on atteint quelque chose ». L'étudiant de chinois n'aura jamais de nom : on saura juste qu'il est brésilien et qu'il n'est sûrement pas si jeune que ça. Il a enfin décidé de prendre l'avion pour voir cette Chine mirifique qu'il craint et qu'il fantasme. Le voici dans une file d'attente à l'aéroport, il y entrevoit une professeur chinoise de l'école, tenant ferme une fillette par la main, alors même qu'il ne l'a jamais su mère. À peine l'a-t-il saluée qu'elle est exfiltrée avec l'enfant par un inconnu dont tout porte à croire qu'il est policier. Et voilà qu'un autre nervi en civil alpague l'étudiant de chinois et le claquemure dans une pièce aveugle de l'aéroport pour un interrogatoire. Tout cela en quelques pages. Le reste du livre est un vrai-faux monologue, celui de l'étudiant, promu antenne de toutes les stridulations environnantes. Ce n'est d'abord que le flot de ses réponses aux questions de l'officier de police, laissées hors cadre : il ne peut rien éclaircir de l'incident immédiat mais a beaucoup à dire, laisse s'épancher

le magma paranoïaque d'un être surinformé par le web, avec pour radeau de fortune la certitude que la Chine est l'unique puissance à venir : « D'ici cinquante ans, même votre petit-fils sera chinois. » Sans repos, il déblatère, dégomme lieux communs, traits d'esprit, clairvoyances et préjugés (« Moi ? Raciste ? A-t-on jamais vu un Brésilien raciste ? »). Dans un bureau exigu et le crâne d'un homme, Internet dégueule en direct, comme si une borne wifi avait lâché et laissait jaillir une inondation de données et d'immondices. Le jeu va encore se compliquer lorsque le flic se rend dans une pièce mitoyenne – l'étudiant entend grossièrement ce qui se dit à côté : filtré par ses oreilles et son cerveau transparent une autre logorrhée, celle d'une policière admonestant son collègue, nous apprenant par bribes ce qui a mené à la fugace esclandre de cette file d'aéroport – une sombre affaire d'agents infiltrés dans une Église évangélique adossée à un trafic de drogue et impliquant des immigrés chinois, ainsi que le meurtre d'un Amérindien censé être le dernier locuteur de sa langue... La globalisation, vous disait-on. Pendant ce temps, l'étudiant de chinois ne cesse d'interférer avec ses théories indistinctement délirantes et lucides. L'une d'elles, parmi d'autres : « La beauté fait office d'œillères. Celui qui trouve tout beau n'a pas conscience de l'horreur. » ● H. A.

À LIRE

Reproduction, BERNARDO CARVALHO, traduit du portugais (Brésil) par Geneviève Leibrich, éd. Métailié, 200 p., 18 €.

À LIRE en poche de Bernardo Carvalho

Neuf nuits, traduit du portugais (Brésil) par Geneviève Leibrich, éd. Métailié, « Suites », 192 p., 9 €.



le classique mais j'aime avant tout l'idée qu'un livre ne suive pas toujours les règles. Or j'ai l'impression que l'évolution de la littérature tend seulement désormais vers le réalisme. On nous vend à chaque fois le livre le plus réaliste, le plus « épuré ». Par exemple dans la critique littéraire anglo-saxonne : si le personnage n'est pas sensationnel ou simplement bizarre en termes de psychologie, eh bien on ne défend pas, on n'achète pas. Cela, c'est une parfaite convention. Il faut toujours qu'on ait l'illusion du « en chair et en os » On ne peut plus faire un livre avec un personnage s'affichant comme de papier, un personnage-idée, comme chez Kafka. Il devient inconcevable que la littérature puisse afficher sa fragilité, alors que sa qualité vient de cette fragilité même.

En somme, on confondrait de nouveau les mots et les choses...

Oui, tout à fait. Je suis fasciné par Internet mais il contribue à ce genre de piège énorme, qui interfère dans ma propre personne – ce qui me déprime énormément. Alors que je vieillis, je me rends compte que ce qui m'a formé est en train de disparaître. C'est comme si c'était une bataille permanente, il faut tout réexpliquer, comme si on en était toujours au commencement.

Reproduction : ce titre renvoie à la fois à la reproduction des stéréotypes, mais aussi à celle, biologique, des corps.

L'homme est un être tragique. Il continue à exécuter l'ordre de Dieu (« Multipliez-vous »), alors même que cela mène à la mort, à une surpopulation intenable et suicidaire. Je trouve merveilleux que l'on ait conscience de ça depuis toujours mais que l'on continue. Dans l'un de ses essais, Bataille écrit que l'être humain a commencé à se suicider au moment où il a inventé le feu. Ce qui nous sauve nous tue aussi. On le sait, mais le monde ne serait pas vivable sans ce germe du suicide.

Dans vos livres, les liens de parenté sont toujours ambigus ou troublés.

La parenté est tout sauf naturelle, et c'est là que se font les histoires. C'est vrai que mes livres forment une variation sur le thème du père, une sorte d'anthropologie de la vie personnelle.

Frappe aussi, dans votre écriture, une capacité à laisser sourdre, derrière une forme très posée, « civilisée », un fond de sauvagerie, pulsionnel, sexuel...

Oui, c'est l'idée que la simplicité apparente est toujours plus compliquée qu'il n'y paraît. C'est comme si on ne pouvait toucher les choses que de travers, de biais. Malgré l'apparence

REPÈRES

1960

Naissance à Rio.

1979-1983

Études de cinéma et de communication.

1986-1992

Journaliste au quotidien *Folha de São Paulo* : rédacteur culturel puis correspondant à Paris et à New York.

1993

Premier recueil de nouvelles : *Aberration* (Rivages, 1997).

1995-1996

Premiers romans : *Onze* (non traduit) et *Les Ivrognes et les Somnambules* (Rivages, 1998).

2002

*Neuf nuits**.

2003

Mongolia (prix Jabuti).

2013

Reproduction.

* Les livres de Carvalho sont à partir de cette date publiés en français aux éditions Métailié.

discrète, banale, les choses peuvent être baroques. Je viens de voir à Paris une exposition que j'ai beaucoup aimée, celle de l'artiste américaine Taryn Simon (1). Elle investit le monde d'images dans lequel nous vivons – la photo, le cinéma, les médias... Mais il y a par ailleurs beaucoup de mots sous les images exposées. Et, si on ne les lit pas, on ne comprend rien. Cela peut apparaître comme un procédé pervers, mais c'est l'inverse – une manière de rappeler que l'image n'a aucune évidence, que c'est une opacité totale. La simplicité est trompeuse. Elle a fait par exemple une série de portraits de gens condamnés pour des crimes qu'ils n'ont pas commis, mais sur les lieux des crimes en question. C'est incroyable. Je me souviens qu'il y a un Noir en costume, photographié dans un marais, là où ça a été commis. Il a les pieds dans la boue, et il a les larmes aux yeux... Le mec a passé sept ans de sa vie en prison pour ça. À chaque fois, la victime a reconnu la personne en disant : « Oui, c'était lui. » Mais ce n'était pas vrai.

Vous aviez d'abord le projet d'être cinéaste ?

J'ai vu *2001*, de Kubrick, quand j'avais 8 ans, et j'ai été fasciné. J'ai cru à un moment que la narration passait nécessairement par le cinéma et plus par la littérature. Le cinéma, j'ai essayé pendant un moment... Je suis même venu en France passer le concours de l'Idhec [maintenant la Femis]. Je suis arrivé jusqu'à la dernière phase de sélection, enfermé dans un

hôtel de banlieue pour préparer les épreuves. Mais j'ai finalement raté la dernière étape. Je n'ai pas la présence d'esprit pour trouver des solutions rapidement, ce qui est nécessaire sur un tournage. J'aime bien la réflexion, pouvoir être tout seul, passer un moment sur un problème... Je viens d'une classe moyenne relativement aisée, mais qui n'était pas spécialement cultivée. Ma mère était très branchée sur les États-Unis : elle me lisait en anglais des polars et de la science-fiction. Mon imaginaire a été formé avec cette pop fiction. Il y a des choses formidables dans ces livres ! Quand j'ai essayé de les lire, ce n'était pas possible, mais c'était pris dans un rapport d'oralité avec ma mère. Cela m'a colorisé le cerveau.

Dans *Reproduction*, vous évoquez plus frontalement qu'à l'accoutumée votre propre pays. Qu'est-ce que le Brésil ?

Pour moi c'est l'endroit du malaise. On est condamné à la barbarie, contrairement à l'Argentine, par exemple. Les colons portugais ont empêché les Brésiliens de se cultiver. Ils souhaitaient que les gens soient le plus ignorants possible pour pouvoir les exploiter. Alors que l'Espagne c'était l'inverse : ils voulaient asseoir leur influence en diffusant leur



culture, leur savoir. Au Brésil, il y a toujours eu l'idée qu'il fallait chercher, définir son identité, qu'on devait se consacrer à ça. J'ai fini par m'écarter de ce projet : c'est une société qui est corrompue depuis longtemps de l'intérieur. Aucune société ne change. Ce n'est pas du fatalisme mais je suis convaincu que les choses ne changent pas. Dernièrement, on a cru pendant une dizaine d'années qu'on était sauvé, qu'on allait quelque part, mais non.

Vous pourriez aussi vous dire que ce pays-continent est en train de se construire. Et l'Europe traverse elle-même une crise sérieuse...

Cela n'a rien à voir. Dans cinq ou dix ans, l'Europe en sera sortie. Nous, non ! Ça a toujours été comme ça. On est poussé à la débâcle. J'ai travaillé avec un groupe de théâtre qui est très anachronique, très militant. J'ai travaillé avec eux à São Paulo, plusieurs fois par semaine, avec des gamins dans les favelas. Je ne veux plus y retourner. Je n'ai pas le talent, et puis ça vous donne encore plus conscience de la profondeur du trou... Cela m'a désespéré. Quand on allait à nos ateliers, on parlait ; quand on en revenait, tout le monde était silencieux. Au Brésil, on ne raisonne jamais à l'avance, on laisse les choses exploser, et on répare à la dernière minute. On a eu de l'argent pendant dix ans et on n'a rien fait. On a fait du maquillage... Le Brésil a toujours été totalement isolé. Des villes comme São Paulo et Rio sont très éloignées des frontières. On n'est pas xénophobe, parce qu'on n'a pas de contact avec les étrangers. Mais dès que les Chinois ou les Cubains sont arrivés... Par exemple, le gouvernement de Lula a fait venir des médecins cubains : vous ne pouvez pas savoir la violence de la réaction des médecins brésiliens face à cela. Dès qu'ils ont pu montrer leur xénophobie, les Brésiliens l'ont fait, en cassant leur image de peuple gentil.

Vous avez fait le choix de quitter Rio, votre ville natale, pour São Paulo...

Oui, mais c'était une affaire de circonstances... J'avais été embauché par un quotidien à São Paulo. Cela dit, je n'aime pas appartenir à un endroit. Je vis pour ça, je suis à la recherche de cela. Mon désir, c'est de ne pas reconnaître, de ne pas avoir une vie locale. D'être là comme étranger, c'est important pour moi. J'ai été ravi d'être correspondant de presse à New York. J'ai une date de péremption dans les endroits où je passe. Au bout d'un moment, je me suis rendu compte que je reconnaissais les choses à New York, que j'avais une vie locale. Et cela m'a moins intéressé. Je suis toujours à la recherche d'un autre endroit, qui n'existe pas. Peut-être que cela a un rapport avec le pays d'où je viens, et son désespoir. Je suis tellement désespéré qu'il ne me reste plus qu'à chercher des endroits auxquels je n'appartiens pas.

Vous venez de séjourner en France et au Portugal. Comment percevez-vous l'atmosphère européenne ?

J'ai un ami français qui m'a étonné. C'est un type de gauche, et il disait : « J'en ai marre du Parti socialiste, des gens qui sont

“ DÈS QU'ILS ONT PU MONTRER LEUR XÉNOPHOBIE, LES BRÉSILIENS L'ONT FAIT, EN CASSANT LEUR IMAGE DE PEUPLE GENTIL. ”

au pouvoir. » Mais le risque de l'extrême droite ? « J'm'en fiche ! » Mais pour tes enfants ? « J'm'en fiche ! » Son indifférence est très curieuse. La situation n'est pas si différente au Brésil. Nous traversons un moment extrêmement compliqué. On n'a pas d'extrême droite, mais on a la religion, les mouvements évangéliques... Le populisme monte au Brésil, et c'est comme si les gens ne s'en rendaient pas compte. Le gouvernement était de gauche, il avait été élu sur la promesse de quelque chose, et ils ont raté, ils ont été corrompus comme n'importe quel gouvernement. Je ne suis pas pour la corruption, mais je préfère tout de même avoir un gouvernement comme ça, plutôt que des gens qui veulent le retour de la dictature. Le manque d'énergie au Brésil est incroyable : la lassitude est devenue évidente. En ce qui concerne l'Europe, ces naufrages de migrants en Méditerranée sont très choquants. La France et les États-Unis ont cassé un équilibre, bien sûr faux et fondé sur des dictatures, mais des conséquences directes en découlent : des gens en meurent, et personne n'y fait rien. Il y a un truc bizarre au niveau mondial. On est épuisé, on arrive je ne sais pas où, mais on est épuisé.

Est-ce justement par lassitude que vous avez cessé le journalisme ? Notamment quant à ses lieux communs ou à ses conventions langagières, vous qui y êtes si sensible ?

Quand je suis revenu de New York, où j'étais correspondant, on m'a nommé « grand reporter », ce qui peut paraître prestigieux mais qui est assez infernal. On n'est rattaché à aucun service, si bien que toutes tes propositions de sujets sont repoussées. On finit par être perdu, on ne fait plus rien, on pense qu'on va se faire virer... Je suis resté un moment, puis j'ai dit non, je n'en peux plus, et j'ai démissionné. Pour autant, ce n'est pas le type d'écriture qui m'a fait partir. Il y a quelque chose de très fort dans le journalisme, une énergie vitale. Mon but dans le journalisme, c'était de vivre, pas d'écrire. C'est un prétexte pour connaître des gens ou des lieux que je n'aurais jamais eu le courage d'aller voir hors du contexte professionnel. Quand j'étais à New York, j'ai un jour interviewé John Updike, qui était à la fois écrivain, chroniqueur et universitaire. Je lui ai demandé ce qui, du journalisme et de la vie académique, était le plus couplé avec la littérature. Il répondit sans hésitation que c'était le journalisme. Je crois qu'il a raison car cela relève de l'expérience et non de la théorie. Même si c'est une expérience artificielle d'un certain point de vue, cela aide, cela aide à se jeter dans le monde. ●

(1) Cette exposition eut lieu du 24 février au 17 mai 2015 au Jeu de paume.